

lemment de leurs personnes, et par de prodigieux efforts de bravoure parvinrent à repousser les assaillants qui se retirèrent dans la soirée du 22. Au moment où les juaristes opéraient leur retraite, le général Marquez monta sur la terrasse de sa maison pour observer leurs mouvements, et fut grièvement blessé par une balle de fusil, dans la joue droite. Les journaux et les lettres de Mexico du 24 novembre disent en parlant de ces faits : — « Marquez, avec 2,000 hommes, est à Morelia où il a été attaqué par Uruga, qui avait avec lui plus de 8,000 hommes et quarante pièces d'artillerie. Uruga, battu, perdit onze pièces, 200 hommes tués et 1,500 prisonniers. Berriozabal, Uruga et Tapia ont été blessés. Marquez a reçu une blessure au visage. Juarez a quitté S. Luis Potosi pour se sauver à Monterey, sans consulter ses ministres. »

Le 26 décembre, M. Almonte écrivait à l'un des membres de la députation alors à Paris : — « Je ne crois pas qu'il y ait maintenant aucun motif pour retarder l'arrivée de notre souverain. Queretaro, Morelia, Celaya, Salamanca, S. Miguel, Leon, Irapuato, Guanajuato et Lagos ont déjà proclamé l'empire, et leurs déclarations partiront par le prochain paquebot. Celles des premières populations sont parties avant hier. Le général Mejia doit occuper S. Luis Potosi, après avoir mis en déroute Negrete. Deux seules rencontres ont eu lieu, — celle de Negrete et celle d'Uruga — et la victoire nous est restée. Juarez, en apprenant ces nouvelles, est parti clandestinement pour Monterey. Doblado, convaincu qu'il ne pourra tromper le général Bazaine, fuit du côté de Zacatecas. Les villes, les villages et les ranchos par où passent nos troupes les reçoivent avec un enthousiasme sans égal. Ces nouvelles convaincront sans doute notre souverain qu'il est désiré, et accéléreront, je l'espère, son voyage, parce que sa présence dans le pays est la seule chose qui manque pour achever de compléter l'empire.

« M. de Saligny est parti hier pour s'embarquer à Vera-Cruz. Il s'est marié le jour antérieur, et l'archevêque a dû le dispenser des frais de bans, etc., parce que malgré tout ce

qu'on a dit, le pauvre homme s'en va plus pauvre qu'on ne saurait le croire. J'espère que dans ses jours de malheur, ses amis ne l'abandonneront pas et lui montreront leur gratitude qu'il mérite, pour les services qu'il a rendus à la patrie.

« Quant à la question religieuse, elle reste dans le *statu quo*, pour être résolue par notre souverain, lorsqu'il viendra. Malgré les exigences des deux partis, j'ai voulu que cette question restât comme nous l'avons trouvée à notre arrivée dans la capitale. En cela, je n'ai fait que suivre les instructions données par notre protecteur l'empereur Napoléon au général en chef, etc. — J. Almonte. »

Le général Douay, à la poursuite d'Uruga, finit par atteindre son arrière-garde. Dans cette rencontre, le général Uruga perdit un matériel considérable, destiné au forage des canons, au frappage de la monnaie, des lingots de cuivre et cent quarante-trois mulets chargés d'avoine et de munitions. Serré de près, le général mexicain ne trouva d'autres moyens d'empêcher tout son pare de tomber entre nos mains que de le livrer aux flammes. Le 5 janvier, le général Bazaine entra dans Guadalajara, sans coup férir. A cette date, les assertions du président de la régence étaient justifiées ; l'empire était un fait accompli ; il ne lui manquait plus que l'empereur.

On se rappelle la lettre de Santa-Anna, envoyée le 15 octobre 1861, de Saint-Thomas, à M. Gutierrez de Estrada, publiée par les journaux et dans laquelle il disait en parlant des maux du Mexique : « Le seul remède est de substituer un empire constitutionnel à cette *farce appelée république*. » On se rappelle également que dans une autre lettre datée du 30 novembre de la même année et adressée au même personnage, il approuvait le choix de l'archiduc Maximilien pour le trône du Mexique et disait : « Persuadé que le moment d'agir est venu, je suis disposé à me présenter le plus tôt possible sur le sol de ma patrie, décidé à travailler de toutes mes forces à la réussite de l'affaire. Par le paquebot pro-



chain, du 17 décembre, je vous donnerai avis du jour de mon départ de cette île, etc. » Le 22 décembre 1863, voyant que l'empire mexicain se constituait, il écrivit une lettre à l'archiduc, dans laquelle il lui disait entre autres choses... « Oui, monseigneur, en saluant Votre Altesse Impériale comme empereur du Mexique, en accédant au vœu de mes compatriotes, en vous offrant respectueusement mes faibles services, je puis vous assurer, sans flatterie, que mon adhésion à Votre auguste personne n'a pas de bornes... Je puis également assurer à Votre Altesse impériale, que la voix qui s'est élevée dans le Mexique pour proclamer votre nom, n'est pas celle d'un parti. L'immense majorité aspire à rétablir l'empire des Moctezuma avec Votre Altesse Impériale à sa tête, persuadé que c'est l'unique remède pour guérir les maux de la société, la dernière ancre de salut. »

Santa-Anna ne put voir d'un œil impassible le nouvel empire se créer sans lui ; son amour-propre se révolta à l'idée que son pays, dont il avait si longtemps présidé les destinées, s'organiserait sans son concours. Il vint à Vera-Cruz et lança une proclamation dans laquelle il rappelait au peuple mexicain ses services rendus et ses gloires politiques et militaires ; il l'engage ensuite à montrer sa reconnaissance « envers le monarque magnanime qui a étendu sa main puissante et généreuse sur lui et sans le secours duquel la nation gémirait encore sous le joug oppressif et barbare d'une anarchie sans frein. » Puis, il termine en déplorant ses erreurs de jeunesse qui lui firent soutenir le système républicain auquel la patrie doit tous ses malheurs et dit : « La dernière parole de ma conscience et de mes convictions, c'est la monarchie constitutionnelle. » Mais cette proclamation fut jugée inopportune par nos autorités militaires ; on le pria de se rembarquer pour la Havane. Il ne voulait pas se résigner, comme Miramon le fit, à rester simple général de division, avec ou sans commandement. Dans une lettre datée de la Havane, 4 avril 1864, il exhale son ressentiment dans ces termes :

« ... Avec la méfiance naturelle qu'inspire la chute de nos illusions, je m'étais enfin décidé à répondre à l'appel de mes amis, — il y avait mis plus de deux ans, — et je me mis en route pour Vera-Cruz... Mais, comme vous l'avez appris par la presse étrangère, je fus à la fin victime de l'envie la plus noire et des passions les plus misérables... L'organe sublime de la presse périodique a voulu justifier l'acte arbitraire dont j'ai été l'objet. Jamais je n'aurais cru me heurter dans ma vie politique contre un événement de telle nature, et croyez qu'il a fallu employer toute ma philosophie pour surmonter une vicissitude aussi amère... Si notre empereur Ferdinand Maximilien m'envoie quelque honorable souvenir et m'ordonne de revenir sur le sol de la patrie, j'y retournerai, parce que je n'ai jamais cessé de désirer mourir où je suis né. Je vais, dès aujourd'hui dans ma résidence de Saint-Thomas, attendre la régénération de ma patrie, etc. — A. L. de Santa-Anna. — P. S. Pensant que le bateau, qui conduit S. M. l'Empereur, passera par ici, pour faire du charbon, je m'arrête encore ici, à cause de cette circonstance. »

L'empereur ne passa pas par la Havane, et n'eut jamais de sympathie pour Santa-Anna, dont le caractère remuant et tergiversatif lui déplaisait.